

Un an après, les nucléocrates soviétiques n'ont rien perdu de leur superbe

Tchernobyl, catastrophe inutile

Après les correspondants étrangers en poste à Moscou, quelques journaux soviétiques commencent à montrer des signes d'impatience : pourquoi est-il toujours impossible d'aller visiter le « sarcophage » de Tchernobyl ? A tous il avait été promis des « reportages d'anniversaire ».

programmé à une heure de grande écoute sur la première chaîne, a longuement insisté sur l'héroïsme de tous ceux qui travaillent là-bas depuis un an. Mais l'héroïsme a des limites. La radioactivité est encore très intense dans la région et interdit tout séjour prolongé dans de nombreux endroits. Le

air pour une construction, même avec des équipements de protection. Le seul trajet aller et retour vers la centrale pose parfois des problèmes. Et les techniciens qui font marcher les réacteurs n° 1 et 2 ne peuvent travailler, une semaine sur six, que grâce à une surpressurisation de leurs locaux et des équipements de purification de l'air.

La discussion sur la construction des deux réacteurs supplémentaires a été très vive. Il y a eu empoignade entre les Russes et les Ukrainiens. C'est l'académicien ukrainien Alexandre Alymov qui a mené la bataille du refus et a gagné il y a quelques jours, à la grande fureur de hauts responsables du ministère de l'Énergie. Ceux qui, justement, ont coupé le flot de informations, répondant à leurs interlocuteurs soviétiques : « Ces informations ne sont pas pour la presse. » Ce qui les exaspère tout comme les énervent les « interventions » sur les films documentaires télévisés racontant l'accident et les travaux en cours. Faute, semble-t-il, d'avoir réussi la censure des images, les nucléocrates soviétiques ont réussi à faire modifier les commentaires et notamment à réduire ou supprimer, selon les films, dont certains sont projetés en salle de cinéma, l'emploi des mots « tragédie » et « catastrophe ». La bataille a été épique, raconte le journal *Culture soviétique*, qui vient de dénoncer ces manœuvres sans que le reste de la presse le suive...

Malgré les lavages répétés, les pluies, la neige... le sol et les routes sont chargés de radioactivité et aucun des véhicules qui circulent à l'intérieur du périmètre interdit n'a le droit de franchir la frontière. Tout le monde doit changer de voiture ou de camion et tous les véhicules qui ont servi aux travaux autour de la centrale ont été détruits et vont être

Un an après la catastrophe, Tchernobyl reste zone interdite à la situation, en effet, ne permet pas encore l'accès au « sarcophage » de la centrale nucléaire, et le paysage, souillé par le nuage, est lui-même devenu source radioactive. Alors que, partout, les traces de la mort restent visibles, partisans et adversaires du silence continuent de s'affronter. Ce sont les premiers qui marquent des points : les « nucléocrates » soviétiques n'ont pu interdire certains films, mais ils maîtrisent toujours les commentaires qui les accompagnent. « Tragédie » ou « catastrophe » sont des mots qui n'y apparaissent jamais...

Il n'en est plus question et les étrangers admis à faire ce « pèlerinage » se comptent sur les doigts d'une main. Seuls privilégiés, hors une équipe américaine qui a intelligemment joué de rivalité entre l'agence Novosti et la télévision soviétique : les membres d'une petite délégation d'Électricité de France qui seront à Tchernobyl dans une quinzaine de jours. Avec les Soviétiques, les gens d'EDF auront au moins un sujet de conversation : la transparence. Car il semble bien que la fameuse « glasnost » que l'on va un peu célébrer pour le 1^{er}-Mai ait beaucoup de mal à résister à la radioactivité.

Il existe une explication à ces difficultés d'informer : la situation n'est guère brillante à Tchernobyl, en dépit des efforts des Soviétiques. Comme l'explique, notamment, un film documentaire d'une heure diffusé ici dimanche : « Nous ne savions rien, nous n'avions aucune idée des problèmes à résoudre après un accident, la théorie n'a servi à rien, il a fallu tout inventer. » Et ce film,

général d'armée Vladimir Pikaïlov vient même d'écrire dans une revue militaire que « la radioactivité dépasse les normes admissibles dans un rayon de cinq kilomètres autour de la centrale ». Ce général, responsable des militaires spécialisés qui sont intervenus à Tchernobyl, veut tout simplement dire, avec cette belle périphrase, que dans ce périmètre, il est dangereux de rester au-delà de quelques dizaines de minutes. Parfois moins. La zone interdite de trente kilomètres de rayon ne posant problème, souvent, qu'en cas de séjour prolongé.

Toutes les informations recueillies à Moscou contribuent donc à noircir le tableau et à expliquer, aussi, que les Soviétiques aient finalement renoncé à construire les réacteurs n° 5 et 6 pour cause de radioactivité trop élevée. Ainsi, le toit du réacteur n° 3 est encore couvert d'éléments radioactifs qu'il faudra dégrader à la pelle, chaque ouvrier n'y séjournant que deux minutes.

Il était donc impossible de faire travailler des gens en plein



Un hélicoptère survole Tchernobyl : « La théorie n'a servi à rien, il a fallu tout inventer »
(Photo Novosti/Gamma)

enterrés. Dans les rues de Tchernobyl, les agents chargés de veiller à la bien faible circulation portent en permanence des masques respiratoires.

Certains secteurs, intensivement bombardés par le nuage, sont devenus de véritables sources radioactives. Ainsi, le film diffusé dimanche a montré une forêt fortement contaminée bien que distante de plusieurs kilomètres de la centrale. Sur les images prises au mois d'octobre, on pouvait voir que les scientifiques venus prendre des mesures dans un véhicule spécialement équipé n'ont pu rester dehors que deux ou trois minutes, bien que dotés de vêtements de protection. Le problème de la déforestation de cette zone n'est d'ailleurs pas encore résolu.

Toujours dans le film, une anecdote poignante dit assez bien la situation des cent cinquante mille exilés nucléaires. Les journalistes de la télévision soviétique qui suivent, à tour de rôle en raison des risques, les techniciens et les ouvriers dans toutes leurs activités depuis les premiers jours de mai 1986 ont un jour trouvé dans un village un homme de quatre-vingt-six ans qui avait déjoué tous les contrôles et surveillances. Il voulait simplement, sa canne à la main, revoir la maison où il a passé quatre-vingt-six ans de sa vie. La caméra l'a suivi au moment où il pénétrait chez lui, pour récupérer deux ou trois portraits de famille. L'intérieur de la maison était intact, comme laissé la veille, avec tous les objets familiers et les bibe-

lots, les photos accrochées au mur. Personne n'a pu emporter la moindre affaire personnelle. Et dans ce périmètre de trente kilomètres, la contamination est telle que personne n'a pu, jusqu'à présent venir chercher des objets familiers. Même les voitures personnelles, trop contaminées, sont restées.

Avant qu'une petite tempête de neige ne recouvre brusquement la région de Kiev pendant le dernier week-end, un scientifique est retourné sur place pour la première fois depuis son intervention au mois de juin dernier. Il décrit un paysage angoissant :

« Partout, les signes de la mort sont visibles et je n'ai jamais vu une région aussi silencieuse. Les transports sont maintenant réduits au minimum puisque les travaux ont cessé à la centrale. Pendant tout l'été et l'automne, la végétation a gagné les villages et les maisons, l'herbe a poussé dans le bitume, dans les cours, devant les portes qu'elle a scellées. Cette végétation commence même à envahir les petites villes. Aucun arbre n'a été taillé, les champs sont tous en friche et les instruments agricoles disparaissent tous sous de hautes herbes séchées, puis brûlées par la neige. Dans certains jardins potagers, des bêtes sont restées plantées dans la terre. Ce qui est surprenant aussi, ce sont les milliers de capsules de plastique des masques respiratoires qui jonchent le sol... »

Non loin de là, sous le sarcophage, le réacteur acci-

denté poursuit sa réaction nucléaire. A la périphérie de ce qui reste du cœur, la température moyenne est d'une centaine de degrés. Il faut donc le refroidir en permanence par un système de ventilation et de filtres à sable qui donnent des soucis aux Soviétiques. Soucis qui se sont traduits par quelques nouveaux rejets dans l'atmosphère d'une intensité radioactive moyenne.

Un an après, l'histoire de Tchernobyl est donc loin d'être achevée. Qu'il s'agisse des dangers que l'accident fait toujours courir ou bien de la transparence, pour laquelle la catastrophe avait été un formidable coup d'accélérateur. C'est donc logiquement autour de cette centrale et de sa zone contaminée que s'affrontent aujourd'hui les partisans et les adversaires de la transparence. Depuis quelques semaines, malgré le film diffusé dimanche, ce sont les partisans du silence qui marquent des points. Et pas seulement pour Tchernobyl...

Pas étonnant dans ces conditions que la Pravda et la télévision aient donné lundi un maximum de publicité à des discours de Vadim Medvedev, secrétaire du comité central, qui a vigoureusement dénoncé, au cours d'une tournée en Asie soviétique, « ceux qui, dans le parti, s'opposent aux changements et se considèrent comme inamovibles et intouchables ».

Il a neigé sur Moscou hier matin, le printemps tarde à revenir...

CLAUDE-MARIE VADROT
à Moscou